

qu'il est exercé avec une modeste condescendance ; les pauvres et les faibles étant traités en frères, il n'est pas possible que les autres soient traités en ennemis. Un sentiment général de bienveillance anime donc tous les cœurs et les dispose à chérir la paix, la concorde, comme le premier et le plus précieux des bienfaits. Heureux les peuples au sein desquels se forment et se multiplient de tels liens ! Ils ont résolu le difficile problème qui place les sociétés anti-chrétiennes entre l'oppression d'un pouvoir fort et les égaremens non moins terribles de la multitude. L'Etat possède alors la constitution la plus forte et la plus douce, parce qu'elle est la plus mutuelle ; il ne forme plus qu'une grande famille. Dans une famille, les divisions, la désobéissance, l'abus du pouvoir ne sont pas inconnus ; mais le respect rend la désobéissance plus rare et moins dangereuse ; les torts du pouvoir produisent de moins vives irritations ; les ressentimens des frères sont le plus facilement calmés ; la charité y dispose à souffrir beaucoup, à souffrir longtemps, à souffrir tout ; et en souffrant tout, il n'est pas de maux dont elle ne triomphe : *omnia sufferit, omnia sustinet*, dit saint Paul.

En se séparant de vous, ô mon Dieu, source unique de toute autorité sur la terre, tous les pouvoirs ont perdu leur garantie. En méconnaissant votre loi, si douce, si simple, toutes les autres lois ont été ébranlées. C'est en vain que des esprits divisés à l'infini essaient de leur rendre leur force, leur majesté : *Abierunt in confusionem omnes fabricatores errorum*.

Comprenez-vous maintenant, N. T. C. F., l'étendue des bénédictions accordées à la charité pour les malheureux, à la charité qui soulage leurs souffrances et encore plus à celle qui leur fait connaître leur Dieu, leur Sauveur, et les saintes lois de la morale évangélique ? Jésus-Christ promet tout à la charité, parce qu'elle est le principe et la compagne nécessaire de tous les biens, de toutes les vertus.

Il nous reste à vous montrer quelles seraient les conséquences funestes de l'égoïsme naturel à l'homme, et qui serait en outre justifié, fécondé par des doctrines impies. Heureusement, ces doctrines n'ont point exercé une action exclusive, qui était d'ailleurs impossible. Le moule réchauffé si longtemps, et aujourd'hui encore, par la charité chrétienne, ne pouvait retomber subitement dans la dureté du cœur, dans l'impitoyable mépris des hommes, qui signalèrent les anciennes sociétés. Ceux-là mêmes qui méconnaissent la vraie cause, la cause divine du prodigieux changement opéré par l'Evangile dans les affections humaines, doivent en recevoir quelque douce influence. Cependant, N. T. C. F., vous serez étonnés de trouver entre les anciens et les nouveaux sophistes des traits de ressemblance aussi nombreux, aussi effrayants.



## BULLETIN.

*Arrivée du Great-Western : Résumé des nouvelles. — Tempérance : A Saint Hugues. — Médailles de la Tempérance — La Saint Jean-Baptiste. — Cloches de Notre-Dame. — Arrivée de Mgr. Dollard.*

Le Great Western est arrivé vendredi dernier à New York, venant de Liverpool en 12 jours et 13 heures. C'est le plus rapide trajet qui se soit encore fait entre ces deux villes. Les nouvelles les plus importantes qu'il ait apportées sont, pour l'Angleterre, la mort du duc de Sussex, oncle de la reine et la naissance d'une princesse royale ; pour le Canada, l'opposition que recevait de la part des propriétaires anglais le projet de loi pour l'importation du blé canadien ; pour la France, le mariage de la princesse Clémentine.

Une tentative de révolution a été faite en Sardaigne ; elle avait son centre à Arona ; un avocat nommé Poglià et son frère étaient à la tête du mouvement insurrectionnel. Les autorités Sardes ont déjoué le complot, saisi une grande quantité d'armes et la plupart des principaux chefs, entre autres le frère de Poglià. Tout était tranquille aux dernières dates. L'empire turc tout en s'en allant rapidement à la mort et à la dissolution, donne néanmoins de sérieux embarras aux grandes puissances de l'Europe. Chacun attend le moment de saisir sa part de l'héritage et se dispute sur ce pays une influence qui doit être d'une grande importance. Le ministère turc est en ce moment le grand objet de la diplomatie européenne.

Nos journaux nous donneront probablement des nouvelles religieuses dont l'intérêt sera plus grand que celui des extraits que nous faisons aujourd'hui.

Les progrès remarquables que font dans les campagnes les sociétés de tempérance témoignent que la réforme morale et religieuse qui s'accomplit sous nos yeux en cette ville est devenue universelle. Chaque jour l'utilité et les avantages de la tempérance sont mieux compris, et sa nécessité pour l'amélioration de notre société s'introduit de plus en plus dans les idées et dans les mœurs publiques. Nous savons que cette institution, comme toutes celles qui emportent une idée de privations et de sacrifices, trouvera toujours des adversaires pour la déprécier et la combattre : les passions sont là pour faire la guerre à la sagesse et à la vertu ; les lâches n'ont jamais admiré beaucoup les braves qui s'exposaient aux périls des combats. De plus en plus pourtant les préjugés contre les sociétés de tempérance tombent et diminuent, et

il n'est plus de bon ton de s'en moquer en présence des résultats si heureux et si incontestables qu'elles ont produits. Ceux qui ont des habitudes d'intempérance et qui ne se sentent pas au cœur le courage nécessaire pour entrer dans les rangs de leurs généreux frères, n'osent plus s'en moquer ; ils se cachent pour se livrer à leur brutale passion : ils ont enfin la pudeur qui reste au vice quelque fois et la conscience de leur situation. Nous ne parlons pas des hommes honorables par leur position et par leur conduite qui n'ont pas cru devoir donner à cette grande réforme sociale l'encouragement de l'exemple, ce qui eût été d'un effet salutaire pour sa propagation rapide. Ces personnes n'ont jamais nui non plus à cette œuvre sociale : approuvant le bien partout où ils se trouvent, ayant souvent sur des principes dont ils refusent l'application, les mêmes idées et les mêmes opinions que ceux qui joignent la pratique à la théorie, ils ont vu avec une joie toute patriotique le succès de ces sociétés, et le bien immense qui en était la conséquence pour leurs concitoyens. Rien ne s'oppose donc plus à ce qu'elles deviennent de jour en jour plus prospères ; car elles ont l'encouragement de leurs membres, l'appui de leurs résultats et l'approbation de tous.

Nous apprenons que dans la paroisse de St. Hugues la société de tempérance, qui d'abord avait rencontré de grands obstacles dans ses commencemens, est devenue prospère et florissante. M. le curé de cette paroisse sut admirablement choisir le jour et l'heure où il devait faire un dernier appel à ses paroissiens en faveur de cette utile institution. Après avoir attendu avec patience que les préjugés et les obstacles tombassent d'eux mêmes, usés par le tems et l'expérience, il profita de l'occasion du vendredi saint et d'un sermon sur la passion pour porter les fidèles à l'imitation du Sauveur *abreuvé de fiel et de vinaigre*, en faisant le sacrifice généreux des plaisirs et des jouissances que leur donne l'usage du vin et des liqueurs. Dans une exhortation qu'il fit après l'office il demanda quel serait le chrétien qui, après avoir pleuré sur les humiliations et les souffrances de J.-C., refuserait de s'enrôler sous ses étendards ? Il les conjura de venir témoigner à ce bon maître la part qu'ils prenaient à son sacrifice en s'imposant à leur tour un sacrifice de chaque jour. Et il eut la consolation de les voir presque tous venir à la sainte table recevoir les feuilles de leur engagement et faire à haute voix de généreuses promesses.

Comme on le conçoit aisément, pour que les sociétés de tempérance puissent continuer à opérer le bien, il est nécessaire que des règles soient établies et sévèrement maintenues. C'est une condition indispensable d'existence pour une société quelconque. Il ne faut pas que ceux qui n'appartiennent pas à l'association puissent faire aux autres le reproche qu'ils sont moins tempérans qu'eux-mêmes. Dans plusieurs paroisses des réglemens plus ou moins onéreux ont été institués d'un commun accord, d'un consentement unanime. Dès lors tous ceux qui en font partie doivent s'y soumettre généreusement, et l'intérêt général dépend évidemment de cette rigoureuse exécution des réglemens. La plupart des paroisses, celle de Rigaud en particulier, où le zèle est si grand, où l'on voit les principaux citoyens à la tête de l'œuvre pour en garantir le progrès, la plupart des paroisses, disons-nous, ont montré le même respect pour les règles constitutives de l'association ne voulant pas qu'une indulgence ou une faiblesse imprudente et dangereuse amenât le relâchement et la dissolution dans une société dont la fidélité aux engagements et une sage discipline font la gloire et le succès.

M. le directeur de la Société de Tempérance de la cathédrale de Montréal a reçu les médailles dont nous avons parlé il y a quelque tems. Cette médaille est de la grosseur d'une piastre du Mexique à peu près : sur la face on voit un St. Jean-Baptiste debout, tenant à la main la croix du sommet de laquelle se détache une banderolle portant le mot **TEMPÉRANCE**. Au dessous est le castor et la branche d'érable, emblèmes nationaux ; et tout autour de la face on lit : **IL NE BOIRA NI VIN NI AUCUNE LIQUEUR ENIVRANTE**. Sur l'exergue est Jésus en croix, la Mère de douleur debout au pied de la croix d'un côté, et de l'autre le soldat qui présente l'éponge imprégnée de fiel et de vinaigre. Au dessous du calvaire, on lit ces mots : **JE SERAI TOUJOURS FIDÈLE A MA PROMESSE**, et autour de l'exergue : **JÉSUS ABRÉVÉ DE FIEL ET DE VINAIGRE, AYEZ PITIÉ DE NOUS**. On voit que cette médaille renferme à la fois l'image du patron de la tempérance, Jésus le grand modèle des âmes mortifiées, Marie la mère des douleurs et des sacrifices, l'emblème national, la prière à réciter chaque jour, l'engagement de la société, etc. On ne pouvait réunir plus complètement tant de détails dans un cadre aussi étroit ; et